

Joyeux Noël 2019



Bon Papa à Foucault



Philibert

Je m'appelle Philibert. J'ai douze ans. Je trouve que c'est commode d'avoir douze ans.

Mon papa me dit que c'est très difficile de faire tenir les choses en l'air. Mais c'est pas vrai, je le vois bien, il y a beaucoup de choses en l'air.

Les nuages, je ne sais pas comment ils tiennent en l'air, mais ils ne se gênent pas. Ils ont de la chance, ils se promènent, ils se laissent faire par le vent. Quelquefois, ils sont tout seul, ils prennent le soleil.

D'autres fois, ils s'amoncellent, ils s'accumoncellent, comme dit Bonpapa, ils font une manif. Quand ils ne sont pas contents, ça fait des éclairs. Souvent ils pleurent.

Moi, si j'étais un nuage, je pleurerais pas. C'est trop cool d'être un nuage, on voit tout de haut. C'est peut-être parce qu'ils voient tout de haut qu'ils pleurent.

Mon papa dit qu'il y a de quoi, parce que, de haut, on voit mieux les bêtises.

Mais aussi, peut-être que les nuages sont bons, fil en troppe, comme dit papa. Ils pensent que ça fait du bien à la terre, quand il pleut, ça donne des couleurs. Et les couleurs, les nuages aiment, ça les changent, eux qui sont que blanc, noir et gris. Sauf quand le soleil se couche, alors ils sont roses ; c'est la couleur des filles.

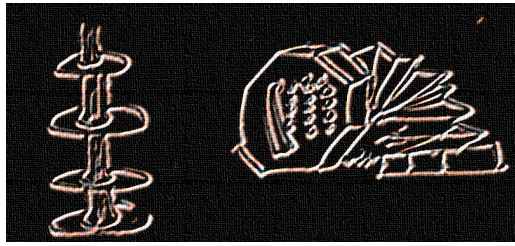
Et puis, il n'y a pas que les nuages qui tiennent en l'air. Les oiseaux, ils ont une toute petite tête et savent monter, descendre, tourner, virer planer même quand le vent se fâche. Nous, on a une grosse tête et on sait pas tenir en l'air.

Et même les mouches, c'est fou ! Ca va dans tous les sens. Mais quand même, quand on les regarde longtemps, on voit qu'elles sont un peu bêtes.

Moi, si j'étais une mouche, j'irais partout. J'irais me poser sur l'épaule de ma grande soeur quand elle lit un livre et je lirais avec elle.

Ou bien, j'irais au manège, j'irais sentir l'odeur de la barbe à papa, j'irais juste au-dessus des vagues pour les entendre gronder et se fâcher avec de l'écume comme dans la bassine de confiture ou quand le lait veut se sauver.

En rond



Nous nous sommes retrouvés face à face

Elle rosissait. Je rougis.

Et reprend la musique

Nous entraîne la ronde

Mesure à mesure

la brune suit la blonde

Avance le pied, de côté va

Une autre te fait face

Et reprend la musique

Avance le pied, de côté va

Je lui tourne le dos

La ronde nous entraîne
Mesure à mesure
La brune suit la blonde
Avance le pied, de côté va
Au prochain refrain, nous serons là
Mienne est sa pensée
Sienna est la mienne
Une autre me fait face
Et reprend la musique
Avance le pied, de côté va
Nous nous sommes retrouvés face à face
Elle rosissait. Je rougis
Et reprend la musique
La ronde nous entraîne □

Une histoire d'îles

Il y a bien longtemps, dans la plus haute antiquité, les collines savaient se parler.

Quand l'une d'entre elles voulait dire à l'autre quelque chose, elle murmurait son message dans le vent du soir.

Quelque mulot, ou une hermine, parfois une vipère ou une araignée, entendait la plainte ou le soupir de contentement de ce bout de terre que chacun louait à l'année.

Alors chaque animal devenait le colporteur de la plainte, du soupir, ou de quelque histoire plus grave: la mort d'un arbre, un éboulement, que sais-je, tout ce qui peut arriver à une colline pendant sa longue vie.

Et chacun de ses habitants se sentait investi de propager l'histoire jusqu'à la colline voisine, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le canton sache la vie de tout le canton.

Bien sûr, dans les vallées, veillait un ruisseau, ou une rivière qui arrêtaît le messager et parfois le noyait. Mais le plus souvent, le message passait de branche en branche grâce à l'écureuil contrebandier ou à l'araignée d'eau. Ainsi, pendant longtemps, la vie continua.

Un jour, cependant, une des collines qui surplombait la mer, raconta que pour la première fois, les vagues

avaient mouillé la futaie de chênes. Sur le moment, la colline avait cru à une simple colère de la mer. Mais d'année en année, la mer se fit plus pressante. Elle rugissait et disait: " C'est à moi, c'est à moi". Comme si quelque chose pouvait être à quelqu'un... Insidieusement, l'eau montait.

Bien plus tard, un fond de vallon fut humecté d'eau salée. Les deux collines s'en étonnèrent. Avec effroi, elles découvraient que la mer avait maintenant gagné la gorge par où passait leur rivière. La rivière se sentit comme amputée. Les gorges fières n'étaient plus les siennes. Les collines, qui pourtant avaient de la mémoire, commencèrent à oublier leurs pieds verdoyants qui changeaient de couleur selon les saisons.

Un autre grand choc, ce fut l'année où la mer gagna le col qui joignaient deux collines. Elles se séparèrent à longs regrets, qui durèrent plusieurs centaines d'années, jusqu'à ce que le gué disparaisse le jour entier. Avant, bien sûr, on pouvait se rendre visite, à marée basse. Mais maintenant, il n'y a guère plus que la mouette pour porter les messages.

....C'est ainsi que la colline se fit île....





La Tortue de Matisse

La Tortue, tout en bas
Tout doux, tu t'en vas
Vers l'eau, je sais où

La femme, loin de l'eau
Ecrit sur ton dos
Avec un caillou

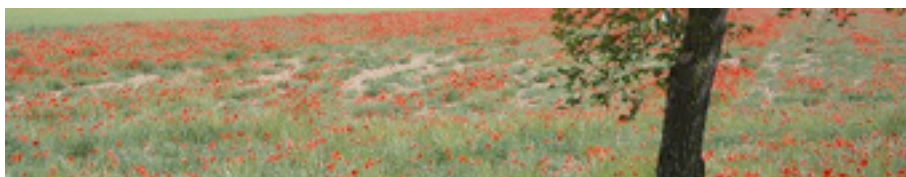
Tous deux, pour un an
pour dix, pour cent ans
Vivez, mais debout

L'artiste veut vous voir
Comme nus sur le soir
Dans l'herbe quand elle crisse

On peint dans l'espoir
Du droit de savoir
De tout sur Matisse



La rose noire



Le jardin n'était en vérité pas très grand, mais, comme à chaque pas la perspective changeait, on avait l'impression d'être là dans un immense parc.

Edouard n'avait pas dix ans. Il n'avait pas encore commencé à grandir et ses yeux d'enfant lui faisait confondre les grands massifs floraux avec des bosquets. Dès la rentrée de l'école, chaque jour, il aimait à se plonger dans le labyrinthe à la recherche d'André, le jardinier. D'abord au sud, le bosquet de mimosas, des fois que les premiers boutons sortent pour annoncer la fin de l'hiver, puis l'énorme magnolia. Il se souvenait de la première fleur qu'on lui avait offerte. C'était André qui lui avait cueillie. Edouard l'avait emportée comme un précieux trésor. Puis, au nord, les hortensias de toutes les couleurs. Une fierté qu'il partageait avec le jardinier. C'était lui qui avait cassé l'ardoise en petits morceaux qu'il fallait mélanger à la terre pour que les grosses fleurs prennent cette teinte bleue. A l'est, le jardin à la française, où l'art d'André avait réussi à faire croire à un Versailles pour roi lilliputien, en soignant les massifs comme des bonzaï, parmi lesquels une haie de genévriers, que les parents d'Edouard avaient précisément fait planter à sa naissance, pour qu'il apprenne un jour que chaque homme est à la fois arbre et épines, portant des baies amères et liquoreuses.

En général, l'enfant trouvait son maître à jardiner dans la serre. Maître à jardiner, certes, maître à penser, maître à découvrir, maître à savoir sûrement. Les choses de la vie sont dans les jardins souvent plus que sur les places des marchés.

- Il suffit de savoir regarder et attendre, disait André

Ce jour-là, comme tous les vendredis, André n'était pas dans la serre. Il veillait en dehors, sur les roses le long du vieux puits. Taille, nutrition, greffes. Trop de soins presque.

Depuis toujours, le jardinier avait eu cette passion pour les fleurs de l'amour. Depuis qu'il travaillait dans ce jardin, il l'avait inondé de roses. Dans la serre, les plants les plus fragiles ; le long des murs moussus, se mariant avec le lierre parasite, les plus grosses qu'il appelait les mémères ; en massifs chatoyants que l'on découvrait plus loin du perron. A chaque éclosion d'une nouvelle espèce, André appelait Edouard pour lui montrer son nouvel enfant, paré d'une nouvelle couleur, d'une nouvelle fragilité. Il lui permettait alors de plier légèrement la tige, entre deux épines, afin d'en tester la robustesse. Et toujours, André ne manquait pas de dire :

- Celle-ci est belle, mais elle n'est pas noire !

Edouard avait appris que la rose noire devait être une chimère de prince. Mais comme aucun prince n'était jardinier...!

Cette obsession intriguait beaucoup Edouard, qui chaque fois avait du mal à s'endormir. Un soir, il lui vint l'idée qu'il n'avait jamais vu aucune fleur noire. Et son imagination refusait obstinément de lui en donner même une ébauche. Alors un jour, il alla cueillir une fleur

blanche de magnolia, prit un pinceau et la peignit en noir. Il eut devant lui l'inimaginable. Une fleur de prince, toute de soie moirée, d'une fierté indicible. C'est ainsi qu'il comprit l'obsession d'André; Et, dans son univers d'enfant, il résolut d'y satisfaire. A la nuit, il descendit à pas feutrés dans la serre, muni de son pinceau d'un petit pot de peinture noire. Délicatement, pétale après pétale, il transforma une jeune rose en femme noble, insensée. Il fut content: il allait offrir l'impossible à son grand ami.



Le lendemain, alors que chaque jour il savait déjà se réveiller de bon matin, il dormait encore à poings fermés quand sa mère vint le tirer du sommeil.

- Tu sais, il y a eu un miracle, André attendait ça depuis longtemps. Il a trouvé deux roses noires ce matin dans la serre !

Encore tout engourdi de sommeil, il ne sut quoi penser, tant sa mère lui annonça cela doucement. Tout doucement, je vous dis !



Festin

Un grain
tout fin
de blé
fauché

La farine
et trois oeufs
Mandarine
un p'tit peu

Dans un grand four
quand vient son tour
le gâteau lève
comme en plein rêve

Coupe-le égal
Partage entre amis
Chacun se régale
Aujourd'hui midi

Lève ton verre
Danse de joie
Tombe par terre
Endors-toi là

Panse pleine
Quelle veine
Petit vin
Grand gredin



C'est dit
Malin
Petit
Festin



Eau vive

Et le torrent dit à la mer
"Viens voir ma montagne, celle qui m'a fait naître
Savage j'étais, sauvage je suis parti
goûlu, avide, défiant les nuages
bondissant en arc en ciel
plongeant sans un coup d'aile
sur le bel enfer de la terre
ivre de ma jeunesse
secouant les forêts
arrachant aux terres la richesse...
J'ai parcouru le monde
J'ai recueilli les pleurs de la terre
J'ai charrié la misère et le bonheur
Et je viens maintenant m'endormir près de toi".

Et la mer se mit à rêver.

Elle demanda le vent

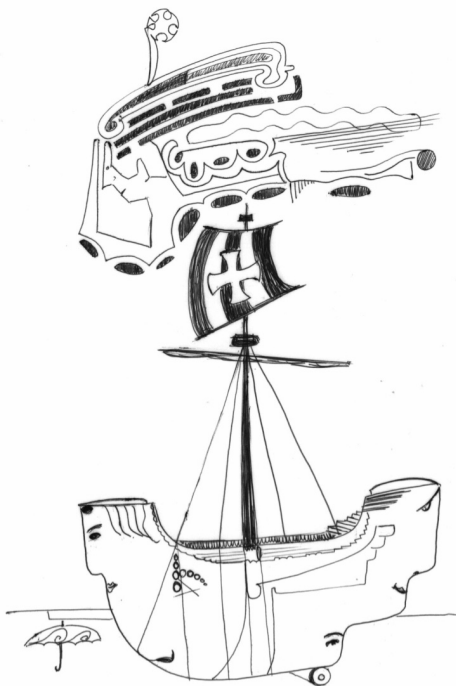
et caressa la terre de ses vagues indolentes

tendant son visage à la pluie,

en riant...

Alors le soleil fut plus dru!





Les pommiers

Plaisir d'une marche digestive jusqu'au
verger des terres d'en bas, celles des
nuits longues,
humides et froides,
bonnes pour les pommiers à cidre.
D'abord à travers la cour,
en zig-zag autour des flaques d'eau,
restes du crachin interminable
de ces derniers jours.
Puis la haie,
toute irisée de fraîche humidité, malgré
le soleil au zénith

dans un ciel enfin propre.
Du chemin de terre à la clôture, deux minutes,
deux cent pas,
les enfants devant,
puis derrière,
puis devant,
lestes comme les jeunes chiens.
Passé la barrière,
trois rangs de pommiers
d'âge différent:
à gauche, le cru de grand-père,
1908,
tout tortueux, rabougri, usé ;
au milieu, celui de la grande guerre,
la deuxième grande guerre,
branches et troncs encore vigoureux ;
à main droite, celui de la naissance d'Antoine, les premières
pommes pour les premières dents,
les dernières, celles de la cueillette d'octobre. Sur le troisième
pommier, plus aucune feuille, mais... tout là-haut...
Quoi? Oui? Sûrement
Chouette, un an de plus... une pomme en plus!

Haïkus de l'hiver

Au soleil d'hiver
tu sembles devant ton ombre
recroquevillé

Passant sur le pont
la bourrasque sur les feuilles
adieu mon chapeau

Dans ces soirs frileux
le dîner longtemps s'étire
le vin parle plus

Deux ou trois flocons
doucement soudain se posent
sur la branche blanche

Les yeux s'ouvrent grand
quand ils entrent les enfants
sous le grand sapin



Le rêve du pin

J'avais trouvé un arbre. Ses racines se montraient comme les



doigts d'une immense main qui enserrait le rocher, à vingt mètres au-dessus de l'eau. L'arbre s'accrochait à la vie. Immuable, l'été, il s'offrait au soleil, dans la sécheresse de la falaise. L'hiver sa chevelure ondulait furieusement au-dessus de l'écume des tempêtes.

Dans mon rêve, j'étais l'arbre.

Et je refusais l'attente des jours les uns derrière les autres.

Un jour, des hommes arrivèrent avec un camion et une grue. Ils m'emportèrent, par le haut, moi et mon bloc de pierre. Mes racines furent entièrement mises à nues, dans une indécence que pas un des hommes n'avait soupçonnée. Seul le chef avait prévu qu'au fond du camion un tas de sable et de terre mélangés, à peine humide, vint panser les plaies à vif.

Pendant le voyage, l'espace de quelques jours, trop courts, j'entrevis des bouts de monde, tout au long de la route. Quelquefois, à l'heure du repas, en face du camion immobile, un couple s'arrêtait, qui me fixait. On devinait un dialogue, sans en être certain. Une fois, j'en saisis une brîbe. La femme disait à l'homme, avec tristesse: "Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transporte". L'homme répondit que seules les idées étaient intéressantes à transporter. Je ne sus s'il fallait rire qu'on puisse me réduire à une idée d'arbre ou pleurer en

pensant qu'on aurait pu me laisser sur ma falaise, en ne prenant de moi qu'une photo, un souvenir qui eût pu vivre plus loin et plus longtemps que moi.

On me déchargea dans la nuit. Ma place était réservée. On aurait pu me mettre à dominer la piscine, à ombrager les riches et belles baigneuses. J'aurais vite détesté cette situation de frustration perpétuelle, soumis aux babils tièdes servis par ces corps inutiles, à cette agitation et à ces rires programmés.

Heureusement, on me mit à babord, au pont supérieur, dominant la mer, dans une falaise de métal qui ressemblait, un peu, à ma falaise natale.

